

CERCLE D'ETUDES METAPHYSIQUES

D I A L E C T I Q U E   D E   L ' I N I T I A T I O N

Essai d'application  
des méthodes de la phénoménologie génétique  
à la reconstitution de la gnose

---

Deuxième partie

FONDEMENTS THEOLOGIQUES

Fascicule No III

### CHAPITRE III

#### L'IMPULSION CHRISTIQUE ET LE COUPLE LUCIFER - SATAN

##### § 7 - Ciel, terre et enfer.

Le ciel, le terre et l'enfer ne sont pas des mondes distincts mais les modes d'un seul monde, et la terre intègre perpétuellement le ciel et l'enfer comme le fruit inclut le germe et l'écorce, c'est-à-dire son avenir éternel de fruit et son pourrissement éternel. C'est sur la terre qu'on connaît le ciel et qu'on connaît l'enfer.

Tout acte, étant nuptial, reproduit les stases et les ek-stases de la génération christique. Dans tout acte, la dualité de la déité et du Fils manifesté, elle-même générée par la dualité du couple Père-Mère, se trouve alors représentée par la dualité de la noèse et du noème et, d'une façon générale, par celle du "Je" transcendantal et du monde, ou tout au moins du monde tel que l'homme le voit et le re-crée par les rapports qu'il noue avec lui. Ce sont ces rapports qui fondent les polarités de la série des doubles, et de son côté l'esprit divin se trouve ici remplacé par le "Je" transcendantal. La procession intérieure de l'acte est alors symbolisée par le jeu des unités et des zéros au cours de la construction du nombre parfait résolutoire. On peut définir cette procession comme l'affrontement périodique de groupes d'unités et de groupes de zéros en nombre croissant tendant à la mise en ordre, à l'ordination des matrices finales 111.111 et 000.000. Des seuils de com-possibilité secondaires marquent le progrès de cette ordination. Conformément à la tradition, les parties composées d'unités seront dites spirituelles ou angéliques, celles qui sont composées de zéros, matérielles ou démoniaques. Le nombre d'unités ou de zéros détermine alors l'intensité de la sublimisation de l'esprit ou de la surchosification de la matière, ou encore la place de l'ange ou du démon considéré dans sa hiérarchie respective. L'ange supérieur sera représenté par 111.111 : on l'appelle Lucifer. Le démon supérieur sera représenté par 000.000 : on l'appelle Satan. Les couples esprit-matière et ange-démon sont évidemment de nouvelles expressions après bien d'autres de la dualité dialectique qui sert de base à la procession du sénaire. On ne saurait donc parler séparément de l'esprit et de la matière. De même on ne saurait dire que tel ange ou tel démon ont un corps. Pas plus que le Père et la Mère dont la nature de modes est d'être couplés ne peuvent apparaître isolément qu'à l'état abstrait de substantifs et non à l'état concret de substance, anges et démons ne peuvent venir à l'existence qu'ensemble et s'abîmer ensemble. Le couple Père-Mère ne se manifeste que dans le Fils et par lui. De même le couple Lucifer-Satan n'apparaît que dans les existants spécifiés qui sont le lieu de cet affrontement. En tant que formes de structures appelant un perpétuel dépassement et une organisation nouvelle, anges et démons appartiennent au monde platonicien des idées-nombres

qu'on appelle ciel et enfer, ciel par l'idée, enfer par le nombre, tandis que les mixtes, qu'on appelle les corps, appartiennent à la terre. En parlant du combat des anges et des démons ou de l'antagonisme esprit-matière, la tradition ne fait pas autre chose que rendre compte, sous des formes imagées, des perpétuelles permutations et émergences d'unités et de zéros qui marquent l'involution-évolution et la succession terrestre des corps.

Emanation et formation.

Nous ne reviendrons pas sur le caractère duel, actif-passif et passif-actif, de chacun des deux pôles des dyades précédentes.

Telle qu'elle a été formulée par Einstein, la loi des transmutations réciproques de l'énergie et de la matière symbolise, sous le mode de la quantité, la façon dont s'opère le dépassement de la dyade linéaire. Même si les idées de passivité et de densité sont communément attachées à la notion de matière, la matière la plus apparemment inerte est active, elle n'est pas chimiquement stable; elle dégage des radiations et par conséquent des éléments subtils, ne serait-ce que sa couleur. Corrélativement, même si à la notion d'esprit sont communément attachées les idées d'activité ou de subtilité, l'esprit apparemment le plus mobile et le plus "immatériel" n'apparaît que dans et par des formes qui sont des limitations matérielles : la lumière, sans réceptacle, n'est pas.

L'unité symbolise le plein de la déité, le zéro, son vide. L'intensification de la déité dans le Fils est un simple dépliement de cette unité et de ce zéro analogue à celui que réalise l'infinité des nombres de plus en plus "grands" dans les formes matérielles de leurs modes opérationnels, l'addition et la multiplication, en tant que formes vides, ne produisant jamais que des nombres. La meilleure illustration de ce dépliement est constituée par la transmission du feu, qui se sépare de lui-même, se communique et se multiplie sans "diviser" sa source ni la multiplier et reste intrinsèquement et intégralement le feu. Ce processus est dit d'émanation : il caractérise le mode du ciel ou de l'enfer. Par opposition, les trois autres éléments, air, eau, terre, qui correspondent aux trois états de la matière appelés gazeux, liquide et solide, ne peuvent s'étendre sans se raréfier ou se couper, mais cette raréfaction (ou inversement cette concentration) cachent en réalité le processus de la filiation elle-même, elles tendent à l'apparition d'une "nouvelle" matière "pour-nous". Ce second processus sera dit de formation; il caractérise le mode de la terre. "Emanation" et "formation" sont évidemment associées et constituent une nouvelle expression du couple. Le feu est actif par rapport à toute forme, car il détruit toute forme. Mais inversement il ne peut se développer sans un support formel, et toute forme qui est le support passif du feu, en apparaît aussi comme une condensation active qui l'alimente, une matrice génératrice. On peut dire aussi que le feu qui agit par constitution ou par destitution instantanées de formes, c'est-à-dire par cristallisation ou sublimisation, est en rapport avec l'intensité, tandis que les autres éléments, qui opèrent par construction ou destruction progressives de formes, c'est-à-dire par stratification ou dé-stratification, sont en rapport avec l'ampleur. Aussi bien existe-t-il trois niveaux visibles dans cette ampleur comme dans toute ampleur, tandis que le feu est seul, comme il se doit, dans le champ de l'intensité qui

est l'absolu de toute ampleur. Aussi considérons-nous le feu comme le mode visible de l'éther un et inconnaissable qui est le réservoir infiniment infini de l'intensité. Quand nous en viendrons aux Fondements anthropologiques, nous constaterons que nous retrouvons là un cas particulier d'un schéma général, qui est notamment celui de la transfiguration du corps de l'homme à partir de ses trois stases d'ampleur : le corps physique, le corps psychique et le corps mental. Si, en effet, par extension analogique, on peut aussi distinguer dans le corps humain trois niveaux supérieurs qui seront dits éthique, démiurgique et christique, ceux-ci n'en constituent pas moins ensemble une seule ek-stase de l'ensemble des corps d'en bas et ils s'intensifient ensemble de la même façon que le feu intensifie ensemble les trois états d'ampleur de la matière. Certaines traditions distinguent d'ailleurs, au sein du feu, et comme nous le ferons pour le corps glorieux, trois niveaux appelés éther de vie, éther de son et éther de chaleur. Et ces trois niveaux sont mis respectivement en rapport, comme ceux du corps glorieux le sont avec ceux du corps ordinaire, avec les trois états solide, liquide et gazeux de la matière (1). C'est par référence à ce rôle éminent et particulier du feu que les cosmologistes naïfs, c'est-à-dire ceux qui s'en tiennent à l'hypothèse d'une création et d'une apocalypse temporelles, décrivent la création du monde comme l'apparition du feu le plus vif. Ainsi, une fois de plus, ils transforment une limite sensible et purement subjective en origine absolue et objective. Ainsi fait l'abbé Lemaitre quand il parle d'un "atome primitif". Mais ceci est pure et simple "aliénation" objectivisante, vision naturelle ou naturaliste de la réalité et non vision transcendantale. Dans sa forme exotérique, l'enseignement hébraïque parle également de l'atome "primordial" comme d'un Point brillant à l'éclat insoutenable, qu'il symbolise dans la syllabe interrogative Mi qui signifie Qui ? En effet, aussi bien par l'homme que par Dieu, la création ne peut être vue que sous la forme d'une question : Qui (Mi) a créé Cela (Eleh) ? C'est le mot Eleh (Cela) qui est le réceptacle de Mi, le feu "primordial", afin que le feu soit manifesté. Et le mot indéterminé Cela est en effet la seule réponse possible à l'interrogation des interrogations que se pose sans fin la déité : Qui suis-je ? Mais cette réponse ne peut être que l'inversion de la question, de même que le vide est la seule réponse possible à la question que se pose le plein. D'où la manifestation globale de Eleh-Im, qui se lit Elohim, le démiurge, qui renverse "Mi" en "Im". Le réceptacle Eleh est dit "le manteau d'Elohim", il est la matière sensible qui sert d'écran protecteur contre le feu Mi. Mais, que Elohim ne soit pas "primordial" sera suffisamment reconnu si l'on constate que Mi n'est nullement le Un sans clivage. Il y a une procession intérieure dans le Mi et elle est le modèle de toutes les processions. La Kabbale y insiste longuement et nous allons y insister aussi : c'est la procession séphirothique.

En vertu de la loi du parallélisme qui veut que toute intimité dans l'ordre simultanéiste de la manifestation se transforme en historicité dans l'ordre de la succession, cette procession prend aussi forme historique dans

---

(1) Voir notamment : Wachsmuth : Le monde éthérique (trad. Morizot), Ed. de la Science spirituelle. Cet ouvrage se rattache à l'enseignement de Rudolf Steiner, fondateur du Mouvement anthroposophique.

la science objectivisante. Les différentes époques de la dialectique des forces caloriques, gazeuses, liquides et solides, ont reçu, dans l'histoire de la Genèse telle que la racontent certaines sectes gnostiques, des noms traditionnels assez évocateurs, qui "objectivent" les "événements". L'époque correspondant à l'interrogation primordiale, qui est celle où le feu est "absolument" concentré et nous apparaît comme en-soi opaque, est dite saturnienne ou polaire. Elle est en effet symbolisée par Saturne, l'Ancien des Temps, lui-même représenté par un seul pôle, limite abstraite de la non-manifestation au moment de son éclatement dans la dualité. L'époque "suivante" et qui est celle de l'intériorisation pour-nous des forces gazeuses est dite solaire ou hyperboréenne. Vient ensuite l'intériorisation des forces liquides repoussant vers l'extérieur les deux autres et produisant ainsi à l'extérieur des catastrophes de nature ignée, qui donnent l'image invertie de l'apocalypse par le feu, un feu "expansif", c'est-à-dire en dégradation : c'est l'époque lunaire ou lémurienne. L'intériorisation des dernières forces, de nature solide, en rejetant vers l'extérieur les forces liquides, produit des catastrophes diluviennes, c'est l'époque atlantéenne ou terrestre dont nous procédons depuis Noé. Les périodes qui doivent suivre et qui sont dites par certains jupitérienne, vénusienne et vulcanienne, vont consister dans l'inversion intensificatrice d'inversion du processus précédent, c'est-à-dire dans l'inversion de l'inversion que nous venons de décrire et par laquelle le feu a été déconcentré : elles sont par conséquent celles de la re-concentration, de l'intensification pour-nous du feu.

### § 8 - La procession des séphiroth.

Emanation et formation, en tant que modes abstraits et ultimes du monde pour-nous, sont sénaiement associées. Elles sont réciproquement stase et ekstase. Leur procession bi-univoque au sein de la déité fait comprendre ce que la Tradition hébraïque entend par procession séphirothique. L'Arbre des séphiroth constitue d'ailleurs l'idéogramme le plus occulte de la gnose, et sa compréhension pose les problèmes primordiaux et ultimes de celle-ci; il est le support d'une méditation inépuisable. On peut dire que la structure séphirothique se confond, en tant que système de référence universel de toute vision transcendantale, avec la structure de la vision ontologique absolue.

Nous avons emprunté les mots d'émanation et de formation à la tradition hébraïque. Mais celle-ci, toujours dans une acception exotérique, et comme si le ciel et la terre étaient deux mondes distincts, parle à ce sujet de mondes et pas seulement de modes. Mais cette distinction linéaire n'est elle-même que l'effet d'une mondanisation : toute religion qui, en se mondanisant, dégrade sa métaphysique en morale afin de transformer sa science secrète en moyen de gouvernement, remplace par là même les relations de corrélation en relations de linéarité, elle hiérarchise et distingue au lieu d'unifier et d'inter-relier.

Emanation, création,  
formation, action.

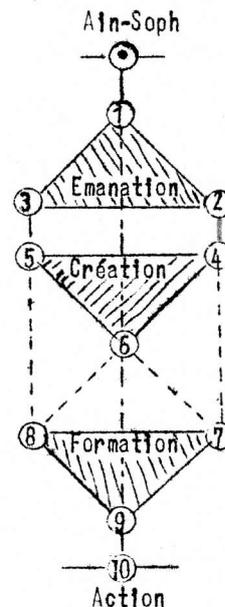
Avant d'aller plus loin, il nous faut d'ailleurs signaler que ce n'est pas seulement de deux mondes que parle la Tradition kabbalistique mais de quatre,

qui sont dans l'ordre ceux de l'émanation, de la création, de la formation et de l'action. Ici aussi, il s'agit bien entendu de modes du monde et non de mondes distincts : cette "hiérarchie" est celle de la construction dite séphirothique, et, étant donné sa considérable importance, il convient de s'y arrêter longuement.

La construction séphirothique, ou Arbre des Séphiroth se présente en Kabbale sous la forme de la superposition de trois triangles surmontant un point isolé, chacun des sommets de ces triangles constituant, ainsi que ce dernier point, une "séphirah". Il y a donc en tout dix séphiroth, le mot "séphiroth" étant le pluriel de "séphirah". On comprendra bientôt que cette construction,

Noms et valeurs quématriques  
des séphiroth

$\frac{\infty}{\infty}$	: Ain-Soph, l'Indéterminé,	166
No 1	: Kéther, la Couronne,	500
No 2	: Hochmah, la Sagesse,	70
No 3	: Binah, l'Intelligence,	66
No 4	: Hésed, la Clémence,	58
No 5	: Guébourah, la Rigueur,	146
No 6	: Tiphéroth, l'Époux,	903
No 7	: Netzah, la Victoire,	120
No 8	: Hod, la Splendeur,	23
No 9	: Yésod, la Base,	73
No 10	: Malcouth, l'Épouse ou le Règne,	443



qui se propose de représenter la procession théogénétique, n'est en réalité que le voile derrière lequel se cache la constitution occulte de cette même théogénèse, et que, dans cette dernière, ce n'est finalement pas dix séphiroth qu'il faut dénombrer, mais treize, c'est-à-dire la structure du double sénaire-septénaire symbolisant les petits mystères et voilant à son tour celle des grands mystères.

Quoi qu'il en soit, le triangle supérieur est dit représenter le monde de l'émanation; le triangle intermédiaire, celui de la création; le triangle d'en bas, celui de la formation; et le point isolé sous l'ensemble, à lui seul, le monde de l'action. A noter que la première séphirah est désignée sous le nom de Kéther, ce qui signifie Couronne et évoque par conséquent l'idée de sommet. En réalité, au-dessus de Kéther, figure l'Ain-Soph, ou Indéterminé. Mais l'Ain-Soph n'est pas une séphirah. Il se tient au-dessus du I représentant le couple Père-Mère comme s'y tient le symbole même de l'Indéterminé qui est  $\frac{\infty}{\infty}$ , auquel on ne saurait assigner aucun rang. A noter réciproquement que ce n'est pas la dernière séphirah qui constitue la base de l'ensemble, mais l'avant-dernière, la neuvième. En effet, c'est celle-ci qui s'appelle Yésod, ce qui signifie Base, et nous n'allons pas tarder à comprendre pourquoi.

Si l'on dispose ainsi l'Ain-Soph au-dessus de Kether, la dernière séphirah, celle de l'extrême-bas, nommée Malcouth, devient l'homologue inverse de l'Ain-Soph par rapport à la construction triangulée proprement dite.

Il faut immédiatement expliciter le sens de cette superposition symbolique.

Nous nous rendons compte déjà que le mode de l'émanation n'est pas autre chose que celui du ciel, il est un mode abstrait du monde, la vision naïve de ce qui passe, aux yeux de la vision naturelle, pour un extra-monde. Nous définirons comme suit le "monde" de l'émanation : un mode de procession qui à chaque stase contient le tout et dont le tout peut sortir par ek-stase sans l'appauvrir, et, réciproquement, un mode de procession dont chaque ek-stase est extérieure au tout et peut rentrer en lui, en tant que stase, sans l'enrichir. C'est donc tout simplement, une fois de plus, le mode de la vision ontologique absolue, le mode du feu. Il est la meilleure illustration du principe de l'indivisibilité de la substance. De même que la saveur du beurre est tout entière contenue dans chaque parcelle de la motte, et, réciproquement, que chaque parcelle goûte toutes les autres sans rien leur prendre ni rien leur donner, de même le monde de l'émanation nous apparaît comme générant une participation simultanée de tous dans tout, une répétition du tout dans une infinité d'images qui sont chacune un tout. A cet ensemble de propriétés, on reconnaît qu'il ne peut être que l'idée du sénaire-septénaire immanente à toute existence spécifiée. Le mode de l'émanation sort de l'unité divine et rentre en elle comme le sénaire sort de son centre transcendantal et y retourne, il est celui de l'organisation sénaire en tant qu'invariant absolu de toute manifestation. On peut dire aussi qu'il est le "monde" des idées-nombres. Ceci sera précisé bientôt. Mais il va de soi que ce "monde" n'est vu comme empyrée séparé que dans la vision naïve. Les idées-nombres sont inséparables de la totalité de leur procession, c'est-à-dire de la dialectique existentielle terrestre qui les inclut dans le monde unique de la manifestation.

Aussi bien, de même que la vision n'est pas l'acte, de même le mode de l'émanation appelle-t-il un corrélat formatif. Le mode de la formation est celui de l'histoire. Il n'est plus seulement un mode d'organisation, mais celui de l'illustration de cette organisation par des organes subsumés sous elle et se la subsumant d'ailleurs à son tour. C'est donc un mode de mode, un achèvement de mode, et à ce titre on peut également l'appeler un monde, car il intègre toute modification et devient totalité. Mais comme le mot "monde" ainsi employé pour l'émanation et la formation ne possède pas du tout le même sens dans les deux cas, mieux vaut le réserver pour l'ensemble des deux modes associés qui s'accordent pour faire ensemble le seul et unique monde. A chaque étape de la procession christique, la terre en tant que fruit se trouve alors intégrer le ciel en tant que germe d'une terre idéale. La tradition peut dire qu'il y a sept terres et sept cieus, puisqu'il y a sept étapes, la septième confondant d'ailleurs le dernier ciel et la dernière terre dans l'unité sans clivage de la déité. Chaque étape est corrélation d'un ciel ancien et d'une terre nouvelle, d'une terre ancienne et d'un ciel nouveau. Et on peut y associer de même des "degrés" dans l'enfer : ce ne seront jamais que les écorces successives d'une fructification perpétuelle. Mais cette introduction de la

chronologie dans le ciel et dans l'enfer résulte d'une vision purement terrestre, elle n'est pas vision absolue. C'est qu'en effet on ne peut parler du ciel ou de l'enfer que par suite d'une vision terrestre. Le ciel ni l'enfer ne se connaissent pas en tant que tels, sauf en la déité qui n'est ni le ciel ni l'enfer. Il n'y aurait pas de ciel ou d'enfer s'il n'y avait pas de terre pour les imaginer et les inclure, et le ciel et l'enfer ne sont que les supports dialectiques de la fructification de la terre comme monde complet. Vu de la terre, le jeu des idées dans le ciel et des formes dans l'enfer, si on veut y insérer la chronologie, est comme un jeu imaginaire, un spectacle théâtral présentifiant le drame qu'il faudra vivre sur la terre en présence réelle et non en présentification. Mais cette vision est naïve. Elle est vision extérieure et par conséquent vision de pure juxtaposition, non de totalisation. On ne peut voir le ciel et l'enfer en tant que totalités éternellement présentes que par la vision ontologique absolue, mais celle-ci est alors l'abolition de la vision en tant que vision séparée, et la vision ontologique absolue s'intériorise et fonde le ciel et l'enfer dans la fondation du monde total.

Ces définitions posées, que signifient alors les "mondes" de la création et de l'action ?

On ne peut que compléter comme suit les définitions précédentes :

Si l'émanation se rapporte au mode du ciel, et la formation au mode de la terre, la création ne peut que se rapporter à la "Genèse" qui sert de "passage" entre ces deux modes dans le monde, l'action se rapportant à l'apocalypse infernale qui sert de "passage" entre le monde unique et la déité, hors du monde. La création marque la transcendance "intra-mondaine", l'action la transcendance "extra-mondaine" intégrant la précédente et la transformant en immanence de la déité dans le monde. La création est la stase de départ du Fils hors de la déité, l'action la stase de son retour. La première prend l'aspect d'un exil du Fils "hors" du ciel, la seconde d'un retour du Fils à "travers" les enfers. La création est le "niveau" ou le "moment" de la séparation et de l'incarnation, l'action le "moment" ou le "niveau" de la communion et de la transfiguration. Comme l'action se situe sous la terre, au "bas" de l'échelle des mondes, la tradition est cohérente lorsqu'elle parle de la descente aux enfers du Fils. L'Apocalypse est le mariage du Fils avec la nouvelle Jérusalem, autre symbole de la Fille. L'émanation et la formation sont donc à la fois enveloppées et séparées par les deux stases de la création et de l'action, elles en sont les ek-stases et réciproquement. Nous ne retrouvons pas ici autre chose que le modèle d'une corrélation sénnaire générale, et le rapport qui existe entre la déité, l'émanation (ciel) et la formation (terre) d'une part, la déité, la création (genèse) et l'action (apocalypse ou enfer) d'autre part, est celui qui confronte les trois ek-stases de tout acte existentiel en monde sphérique ouvert, le mystère de la déité résidant justement dans le fait qu'elle est à la fois dualité de stase et d'ek-stase dans l'unité d'un seul regard.

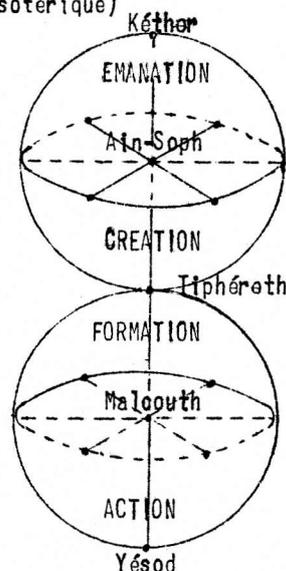
La vraie structure séphirothique  
n'est pas triangulation  
mais organisation sphérique quadraturée.

Etant donnée l'extrême importance de la structure séphirothique qui est probablement, et plus encore que le Yin-Yang chinois et le sceau de Salomon, l'idéogramme

théogonique le plus occulte que la tradition nous propose, on ne saurait trop insister sur le fait que cette structure n'explicite pas autre chose que la double crucifixion. En apparence, et selon la disposition exotérique décrite par le Zohar, les dix séphiroth sont groupées en trois triangles superposés plus un point. Mais nous comprenons maintenant pourquoi cette répartition n'est qu'un voile, et pourquoi il faut l'organiser autrement pour lui faire livrer son sens. Conformément aux indications de la figure que nous donnons ci-après, il faut rassembler ces triangles en carrés quadraturant eux-mêmes les deux sphères sénaires de l'émanation et de la formation, c'est-à-dire du ciel, de la terre et de l'enfer, dont nous avons dit qu'on pouvait en effet les considérer, chacun en un sens, comme des mondes complets; et l'ensemble,

La construction séphirothique  
(reconstitution ésotérique)

La quadrature horizontale d'en haut (émanation) est celle de Hochmah et Binah.  
La quadrature horizontale d'en bas (formation) est celle de Hésed - Guébourah - Netzah et Hod.



en succession, constitue le duodénaire conjoignant vision et acte, science et gnose, comme nous l'avons déjà dit (1). Cette hiérarchisation haut-bas de l'émanation et de la formation est évidemment encore une vue inadéquate. C'est qu'elle est liée à la temporalité. Dans cette vision tout extérieure, le monde de la création est le "passage" de l'a-temporalité de l'émanation à la temporalité de la formation, et inversement le monde de l'action est le "passage" de la temporalité de la formation à l'a-temporalité non plus de l'émanation mais de la déité même, présente à l'extrême-bas comme à l'extrême-haut. Le fait que les deux "passages" indiqués ci-dessus ne sont pas symétriques, le premier étant intra-mondain, le second extra-mondain, et que, dans ces conditions, le second boucle la manifestation sur la déité tandis que le premier n'est qu'un mode, un bouclage intérieur de cette même manifestation sur elle-même, ce fait est une nouvelle illustration du caractère intensificateur de la terre par rapport au ciel et à l'enfer. Mais cette intensification même ne peut être conçue qu'en mode de temporalité.

(1) Voir Première partie, Fascicule No III.

La construction séphirothique a fait l'objet d'innombrables gloses. Un point paraît toutefois acquis : en rendant compte de la théogénèse, elle est le modèle de toutes les genèses. Notre interprétation qui en fait un duodénaire antisymétrique nous paraît seule satisfaisante, d'autant plus qu'elle est immédiatement confirmée par les calculs guématriques, c'est-à-dire par la science numérale kabbalistique, dont l'importance, dans l'ère de désoccultation de la gnose qui s'ouvre en ce moment, va se révéler peu à peu. La Kabbale est la science universelle des corrélations. D'une façon générale, le Zohar et spécialement le Siphra di-Tzéniutha ne se bornent pas à parler des dix séphiroth mais des treize "ornements" de la construction séphirothique, complétant ainsi la vision exotérique par la vision occulte, et conjoignant au duodénaire, qui symbolise les "petits mystères", le un transcendantal de l'extra-monde des "grands mystères". Nous avons déjà souligné l'importance de ce rapport en étudiant les corrélations de la vision, de l'action et de l'art. Nous rappellerons en outre ici que l'Ain-Soph qui est justement ce "treizième" terme qui domine et enveloppe la structure séphirothique tout entière, a pour valeur guématrique 166 et se trouve ainsi contenir la structure 1-6-6, où l'unité de gauche est celle de la déité et les deux six successifs les symboles des deux sénaires du ciel et de la terre. Le nombre 66 est d'ailleurs la valeur guématrique de Binah, troisième séphirah, la dernière du monde céleste, dite également la Mère des mondes d'en bas, car elle contient en effet, par le double sénaire, toute la manifestation (1). Il faut noter que 66 est la valeur secrète de 11, au sens que nous avons donné à ce mot (2). La structure 1-66 apparaît ainsi comme

---

(1) Voir La Bible, document chiffré,

notamment tome 1, ch. I et II et tome 2, ch. I et VI.

On appelle valeur guématrique d'un mot la somme arithmétique de la valeur de ses lettres. En hébreu, les lettres sont aussi des nombres. L'ouvrage précité donne la valeur ésotérique des lettres hébraïques. La science numérale kabbalistique pose, certes, de nombreux problèmes. Le premier d'entre eux consiste à savoir par quel canal les prêtres hébreux reçurent cette science et dans quelle mesure ils étaient conscients de ses implications. La reçurent-ils par enseignement dogmatique et analytique, chiffrèrent-ils consciemment le texte biblique, ce qui suppose un labeur écrasant et ne fait que reculer l'ancienneté de l'énigme, ou bien reçurent-ils cette science par révélation, d'une façon plus ou moins inconsciente et synthétique, et le texte du Pentateuque leur fut-il alors livré tout chiffré, dans l'infinité de ses corrélations numérales et métaphysiques, sans qu'ils s'en rendissent exactement compte ? Nous n'abordons pas ici ce problème. Mais il faut noter au moins un mystère capital. Un nombre comme 166 apparaît à la fois comme un opérateur quantitatif, c'est-à-dire un substantif, ou un organe spécifié: il est par exemple égal à  $83 \times 2$ ; mais il est aussi une caractéristique de structure, un verbe, une fonction spécifiante, celle du duodénaire complété par l'unité. Cette deuxième lecture ne vaut que parce que ce nombre est écrit en numération décimale. Nous nous contenterons ici de signaler ce fait.

(2) Nous appelons valeur secrète d'un nombre  $n$  la somme de tous les nombres qui le précèdent, plus lui-même. Par exemple, la valeur secrète de 4 est  $1+2+3+4 = 10$ . On peut calculer facilement les valeurs secrètes par la formule : valeur secrète de  $n = \frac{n(n+1)}{2}$ .

émanée de la structure ternaire 1-1-1 déséquilibrée en 1-11 et tout se passe comme si l'unité de la déité chassait dans la manifestation le nombre 11, symbole de la dualité antisymétrique 1-1, c'est-à-dire l'unité en face d'elle-même, ou encore la double transcendance. Ainsi onze apôtres assistaient-ils à la passion théogénétique de Jésus après la séparation de Judas, symbole de l'unité perdue dans la transcendance intra-mondaine, puis réincorporèrent-ils cette douzième unité pour aller évangéliser les nations, cependant que Jésus se perdit dans la treizième unité, celle de la transcendance extra-mondaine. Dans la tradition chinoise, le nombre 11 est d'ailleurs appelé celui de la Voie de la terre et du ciel.

### Le mariage du Fils.

Cette digression sur la structure séphirothique nous permet alors de comprendre la fonction du Fils et de la Fille.

Le Fils ou Epoux est symbolisé par la sixième séphirah Tiphéreth dont la place se situe exactement à la jonction des deux sénaires, c'est-à-dire au centre de la construction. Son rôle de médiateur intra-mondain est ainsi souligné. Quant à la Fille, indifféremment appelée Vierge-Fiancée ou Epouse, elle est symbolisée par la dernière séphirah Malcouth, placée exactement sur la marge de la construction, à l'endroit de la subversion extra-mondaine. Ainsi le Fils est central, la Fille marginale. Ce symbolisme est clair, il est celui de l'inversion d'inversion, dialectiquement décrite par tout existant en situation dans le monde. La dernière séphirah, Malcouth, qui, à elle seule, représente le "monde" de l'action dont le caractère ré-unificateur est ainsi rappelé, ferme sur elle-même la somme des deux sénaires et de l'unité extra-mondaine et elle se tient dans une position exactement homologue de celle de l'Ain-Soph, dans lequel, par ses épousailles, elle se perd. Elle est donc en réalité et comme l'Ain-Soph la treizième, et exprime tout le symbolisme de la structure fondamentale  $6+6+1$  du nombre 13, qui est d'ailleurs l'unité de compte de la Kabbale et l'enveloppant "visible" universel. C'est à ce symbolisme de Malcouth que se réfère le sonnet Artémis de Gérard de Nerval dont nous avons déjà cité les premiers vers :

La treizième revient, c'est encor la première  
Et c'est toujours la seule, - et c'est le seul moment ...

et dont le dernier vers exprime le caractère extrémal de l'Epouse :

La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux.

Artémis est la divinité féminine non déflorée et par conséquent non fécondée par opposition à Aphrodite, déflorée, non fécondée, et à Vénus, fécondée. La défloraison d'Aphrodite prend place sur la marge du monde. Quant à la fécondation de Vénus, elle est extra-mondaine. De même qu'elle est un autre nom pour Isis, Perséphone, Eurydice ou Hélène, Malcouth est donc Aphrodite. Elle est aussi la Vierge noire du Cantique des Cantiques : "Je suis noire et belle, filles de Jérusalem; c'est le soleil qui m'a brûlée". Elle est noire parce qu'elle est dans les ténèbres du monde inférieur qui sont les ténèbres extérieures, face au soleil et non plus dans le soleil. Les ténèbres intérieures sont indiscernables, elles sont l'essence même de la déité qui garde prisonnière sa lumière comme l'abîme enferme le chaos. Mais le Fils involue parce que la déité se coupe, et c'est ce reflet lunaire d'elle-même qui isole les ténèbres

d'en bas et les faits extérieures, avant que le Fils ré-unifié dans l'hermaphrodite les dissolve. Malcouth est ainsi le contre-pôle de l'Ain-Soph, à la fois dans l'Ain-Soph et hors de lui. Cette situation paradoxale est exprimée au mieux par la guématrie. En effet, le nombre de Malcouth, qui est 443, apparaît comme le résultat excentrique de la gravitation de l'Ain-Soph telle qu'elle s'exprime par le total de toutes les présentations possibles de la structure 166 selon  $166 + 616 + 661 = 1.443$ . Ce dernier nombre peut passer pour déplier les quadratures du duodénaire selon 1-4-4-3 en mettant en évidence leur anti-symétrie, et il est aussi le résultat de la procession de la transcendance, qui est d'abord marginale selon 1-6-6, puis centrale selon 6-1-6 pour redevenir marginale selon 6-6-1. Le nombre 1443 montre alors que 443 est le contre-pôle de l'unité sans cesser pourtant d'être intégré par elle. Nous ne voulons pas insister ici sur ces correspondances proprement numériques. Il nous faut cependant signaler en passant que la meilleure explicitation de la structure 443 résulte de l'addition des deux nombres inversés  $172 + 271 = 443$ , le nombre 172 étant celui de chérès, le soleil. Malcouth est ainsi le total du soleil et de son inversion. Le Fils vient invertir cette inversion. Nous verrons prochainement ce que signifie dans l'anthropogénèse ce "mariage" du Fils.

### § 9 - Le Christ et la loi du mouvement descendant.

L'antagonisme croissant bien que perpétuellement équilibré de Lucifer et de Satan est corrélatif de la permanente impulsion christique.

Comme le Père et la Mère, Lucifer et Satan sont duels : nous définirons Lucifer comme un agent de plénitude pour l'esprit et de vacuité pour la matière, cependant que Satan est au contraire agent de plénitude pour la matière et de vacuité pour l'esprit. Le couple Père-Mère agit en mode d'émanation, le couple Lucifer-Satan en mode de formation. Nous considérerons donc, pour ce dernier mode, l'antagonisme et la complémentarité de Lucifer et de Satan comme des facteurs perpétuels d'incarnation et d'épigénèse de la plénitude dans la vacuité et de la vacuité dans la plénitude.

La force luciférienne est celle de l'esprit qui refuse la descente dans la matière. La force satanique est celle de la matière qui refuse la montée dans l'esprit. Satan comme Lucifer sont donc des agents de refus. La Tradition parle à leur sujet de la révolte des anges. Leur rotation perpétuellement permutative est en rapport avec le symbolisme des deux serpents enroulés autour de l'arbre de vie.

A chaque instant, les charges des pôles lucifériens et des pôles sataniques sont égales et de signes contraires. Mais la valeur absolue de ces charges est variable selon le niveau de la "descente" du Fils, et plus forte à mesure que la descente augmente. Cette valeur atteint son maximum et son paroxysme lorsque le Fils arrive au niveau de la déité "d'en bas" et se perd en elle. Cet instant est celui de l'épigénèse finale et de la remontée assumptive instantanée dans le principe global, il marque l'évanouissement des dualités et des quadratures.

En conformité de la loi naturelle qui veut qu'un champ circulaire et un courant linéaire soient toujours associés (ou, réciproquement, un champ linéaire et un courant circulaire), la rotation "horizontale" Lucifer-Satan et la descente ou la remontée linéaire du Fils sur l'axe "vertical" de l'arbre de vie sont deux mouvements réciproques qui se commandent mutuellement dans le déterminisme supérieur de la déité. C'est la descente du Fils qui fait tourner en hélice le couple Lucifer-Satan. Mais, réciproquement, c'est le mouvement en hélice de ce même couple qui fait avancer le Fils. Entre ces deux mouvements, il ne faut donc pas non plus parler de causalité mais de correspondance ou d'action mutuelle, ils tracent les lignes de structure de l'interdépendance universelle. Livré à sa seule nature, Lucifer refuserait de descendre. Livré à sa seule nature, Satan refuserait de monter. La conjonction, par "tentation" réciproque, de leurs deux natures s'accompagne de la création ex-nihilo d'une troisième nature qui est la nature christique, à moins qu'on préfère dire réciproquement que la nature androgynale du Fils, lorsqu'elle ouvre sa propre contradiction, s'accompagne de la création ex-nihilo du mouvement Lucifer-Satan. Ainsi tout courant crée un champ, à moins que ce ne soit le champ qui crée le courant.

Abandonné à sa vocation propre, Satan descend. Il obéit à l'appel du vide spirituel d'en bas. De même Lucifer monte. Il obéit à l'appel du vide matériel d'en haut. Mais le mouvement du Christ, descente et remontée, est d'une autre nature que les mouvements doublement inverses de Lucifer et de Satan. Il n'obéit pas à l'appel d'un vide. Tandis que Satan et Lucifer veulent ajouter un plein à un vide, le Christ veut ajouter un plein à un plein, le plein spirituel d'en haut au plein matériel d'en bas, une sublimisation à une surchosification. La fonction d'inversion du Fils qui, dans le monde de l'émanation, est instantanée, est ici permanente. La force christique obéit à la loi du mouvement descendant. Tandis que sans l'impulsion du Christ, le jeu des contradictoires tendrait à leur résorption instantanée dans l'unité et que la manifestation serait en chaque point évanescence, cette impulsion oblige les contradictoires à grandir l'un par l'autre dans une confrontation non plus neutralisante mais agonistique, et à déséquilibrer perpétuellement leur complémentarité pour en aggraver la tension interne. Le mode de l'émanation est un mode de neutralisation permanente et de paix, le mode de la formation est un mode d'antagonisme croissant et de guerre. Le mode de l'émanation est un mode de conversion, le mode de la formation est un mode de progression. Le mode de l'émanation est un mode de contemplation, le mode de la formation est un mode de transmutation. Nous vivons à chaque instant le couplage dynamique de ces deux modes.

L'impulsion du Christ est de valeur constante : on ne saurait mieux la comparer qu'à l'accélération de la pesanteur. Mais comme ses effets s'accumulent dans le temps, l'incarnation forcée de l'esprit et la spiritualisation forcée de la matière tendent à développer dans ce même temps leurs effets opposés et à provoquer l'écartèlement croissant de la lumière dans les ténèbres et des ténèbres dans la lumière jusqu'à leur commune et instantanée subversion diluvienne. Pris dans sa personne ou dans son égrégora, tout être vivant doit alors être défini et reconnu comme le porteur des quatre pôles lucifériens et sataniques, mais ces pôles sont encore insuffisamment chargés. Chaque être

vivant est un lieu de synthèse par le Christ et un lieu de conflit par Lucifer-Satan, et de sa dualité procède son élan vital. De la charge absolue, en lui, des quatre pôles, procède sa puissance propre dans la rotation des dualités, l'intensité de son champ de forces expansives et compressives, qui servent de support, dans les formes avancées, à ce que l'on appelle le bien et le mal. Mais de la charge relative de ce même être par rapport à la plénitude et la vacuité absolues et de l'induction qui en résulte, procède l'intensité du courant christique qui détermine son mouvement sur l'échelle du monde. Un double courant évolutif et involutif soumis aux lois de l'analogie des contraires fixe ainsi tout être dans sa tension dynamique. Ce même courant répartit et équilibre à chaque instant l'ensemble des êtres dans l'ensemble du monde.

§ 10 - Le conflit de l'éthique et de l'esthétique  
et sa résolution religieuse.

La double transcendance réciproque de Lucifer et de Satan est génératrice de DEUX souffrances complémentaires et irréductibles, celles de la vérité et de la beauté, d'où procède le perpétuel conflit de la vision et de l'art, ou de l'éthique et de l'esthétique.

Le Christ, Lucifer et Satan déterminent chacun en tout être une vocation différente ayant ses exigences propres et entrant en conflit avec les autres vocations :

- la force luciférienne crée une vocation dynamique de participation spirituelle et une vocation statique de non-participation matérielle;
- la force satanique crée une vocation dynamique de participation matérielle et une vocation statique de non-participation spirituelle;
- la force christique crée une vocation dynamique de participation globale.

Le Christ n'est pas statique. Le Christ ne peut devenir statique que lorsqu'il se dissout dans la déité. Alors il n'est plus le Christ, mais le Fils immobile, l'idée du Christ.

A chaque instant de l'évolution du monde dans la vision de chaque existant correspond un niveau particulier d'accumulation christique, correspondant lui-même à un degré particulier de la tension Lucifer-Satan. Cette tension ne peut aller qu'en croissant avec le temps. A cet égard, l'illumination luciférienne comme la densification satanique sont également des fonctions croissantes du temps descendant. Naturellement toute illumination et toute incarnation considérées en soi dans le "Je" transcendantal sont pleinement illumination et incarnation, et leur structure est un invariant absolu. L'histoire est cependant le champ de leur perpétuelle intensification dans chaque existant, et l'on pourrait même dire, si ce n'était simple tautologie,

que c'est ce degré d'intensité qui définit à chaque instant, pour chaque existant, son degré d'existence, c'est-à-dire d'intégration dans l'intersubjectivité absolue. Par référence à cette "montée" de l'illumination ou de l'incarnation en tout existant, on peut donc parler d'illuminations précoces ou d'incarnations incomplètes. Il n'est d'illumination parfaite, dans un cycle donné, qu'à l'instant achevé de l'immaculée-conception du nouveau cycle, et toute illumination précoce n'est que le produit d'une communion insuffisamment éprouvée. Seul le Christ de ce cycle est illumination absolue. Il est Lucifer réalisé. De même, et toujours pour un cycle donné, il n'est de densification parfaite qu'à l'instant achevé de la subversion de ce cycle, et toute incarnation précoce n'est que le produit d'une pesanteur insuffisamment éprouvée. Seul le Christ de ce cycle est incarnation absolue. Il est Satan réalisé.

### Les deux souffrances.

Il va de soi que pour un existant donné, dans un cycle donné, l'illumination imparfaite et l'incarnation incomplète

sont corrélatives, et il est même tautologique de dire qu'il ne peut y avoir d'illumination parfaite dans un corps insuffisamment sur-chosifié, et pas davantage d'incarnation parfaite pour un esprit insuffisamment sublimisé. La transcendance qui sépare Lucifer actif de Satan passif est génératrice de la souffrance de la chair appelant vers l'esprit. La transcendance qui sépare Satan actif de Lucifer passif est génératrice de la souffrance de l'esprit appelant vers la chair. D'où une double souffrance, chacune des deux étant perpétuellement présente à l'autre et lui étant irréductible. Mais, à chacune des deux, l'autre, étant d'un autre ordre, apparaît comme un appel, un au-delà, et comme toute souffrance est manque d'intensité, c'est l'autre souffrance qui lui est l'intensité manquante. D'où le caractère ambigu de la souffrance, qui jouit par l'autre souffrance. La souffrance de Lucifer passif est entretenue par Lucifer actif; de même celle de Satan passif par Satan actif. Lucifer actif entretient la souffrance de Lucifer passif en se "refusant" à Satan passif. Satan actif entretient la souffrance de Satan passif en se "refusant" à Lucifer passif. C'est ainsi que, dans sa perpétuelle tension vers la "vérité" qui est la vocation de l'esprit "pur", Lucifer actif exaspère en Lucifer passif l'appétit insatiable de la beauté, que seul pourrait calmer Satan actif, parce que la beauté est la vocation de la matière ou de la chair. Et corrélativement, dans sa perpétuelle tension vers la beauté qui est la vocation de la matière ou de la chair, Satan actif exaspère en Satan passif l'appétit insatiable de la vérité que seul pourrait calmer Lucifer actif, parce que la vérité est la vocation de l'esprit. Le champ de la vérité est la vision de l'acte, qui fait l'objet de l'éthique, celui de la beauté est l'accomplissement de l'acte, qui est l'art, qui fait l'objet de l'esthétique. Mais ces deux champs, au lieu d'être conquis directement par Lucifer et par Satan selon leur vocation respective propre font l'objet, du fait de l'inversion des jouissances que nous venons de décrire, d'un débat perpétuellement ambigu entre Lucifer et Satan associés pour transformer la jouissance en souffrance et la souffrance en jouissance. Aussi, bien que la jouissance de l'esprit soit dans l'approche de la vérité et celle de la chair dans l'approche de la beauté, les joies de la vérité servent en réalité de compensation et de consolation toujours insuffisantes aux blessures de la beauté, et les joies de la beauté servent de consolation et de

compensation toujours insuffisantes, aux blessures de la vérité. Ceci explique d'ailleurs que la vision et l'art se fondent perpétuellement l'un sur l'autre dans une rotation sphérique toujours ouverte, la vision relançant l'art et l'art relançant la vision dans le jeu déjà souvent décrit du triple sénaire; mais chacune des deux souffrances a évidemment une racine commune dans le désaccord d'un vouloir-être et d'un pouvoir-être, et l'illusion de la consolation réside en ceci que le vouloir-être de l'une veut se satisfaire avec le pouvoir-être de l'autre. Nous déduirons de ces considérations un fait essentiel : c'est que le conflit qui résulte de l'antisymétrie des puissances de toute quadrature et qui se manifestait par la rotation accélérée et sans fin de la crucifixion Père-Mère, s'exprime dans le monde de la formation par l'insoluble affrontement de l'esthétique et de l'éthique. Le conflit de l'esthétique et de l'éthique est le champ de prédilection de la vision naïve et inauthentique, celui qui lui fournit ses alibis les plus subtils. Il ne peut être résolu que par le pouvoir-être christique. C'est que le Christ est en effet non-consolation et non-compensation. Il ne veut pas la vérité par dépit de la beauté, ou inversement la beauté par dépit de la vérité, il veut la vérité et la beauté ensemble, et non l'illusion d'un échange d'illusions. La résolution christique transcende les deux champs de l'éthique et de l'esthétique et ne peut être, au sens étymologique du mot, que religieuse (religio, ce qui relie), c'est-à-dire intégrante. Ainsi, chez Platon, dans la triade du Bien, du Vrai et du Beau, le Bien est intégrateur, il est "supérieur" à la dyade de la vérité et de la beauté, ce qui se marque bien par son caractère d'adjectif-substantif rebelle à toute insertion d'essence qui lui serait supérieure. "Au-delà" du vrai, il y a la vérité, qui est substantif pur. "Au-delà" du beau, il y a la beauté, également substantif pur. Mais on ne peut pas dégager hors du Bien une ipséité du Bien qui lui soit supérieure. Le Bien n'appelle aucun substantif hors de lui, et cela parce qu'il est la substance une et totale. Aussi bien la religion qui est le domaine supérieur de la diffusivité du Bien ne peut-elle être définie que comme l'intégration de l'esthétique et de l'éthique qui sont les domaines supérieurs de la communicabilité du beau et du vrai. C'est cette intégration que Kierkegaard a durement essayé de vivre, mais la distinction entre l'esthétique et l'éthique, qui blessa cruellement sa vie, retarda perpétuellement en lui le religieux. Le religieux ne peut être, à jamais, qu'une solution des confins.

Le Christ assume les deux souffrances. En exigeant toujours plus de vérité et toujours plus de beauté, le jeu lucide du pouvoir-être confirme chacune des souffrances à l'autre et les exalte l'une par l'autre. Tandis que la consolation est la racine du plaisir, la non-consolation est la racine de la joie. Mais, par essence, la joie ne peut être connue et assumée qu'à l'instant où elle s'abîme en elle-même. Le plaisir naît et dure dans le temps, il est ambigu. La joie dissout le temps, elle abolit les ambiguïtés.

L'essence de la vérité et de la beauté se tient ainsi dans la distance, et dans la distance indéfinie. L'aptitude à la souffrance aiguë et à la jouissance profonde caractérise le Christ. Il est ensemble comble de jouissance et comble de souffrance avant d'être comble de joie, et, à son image, tous les êtres jouissent et souffrent selon leur place dans la sphère du monde, c'est-à-dire selon leur monde, les plus intensifiés étant ceux qui jouissent et qui

souffrent le plus. Les deux vocations du Christ sont : toujours plus de vérité et toujours plus de beauté, mais, dans le Fils et dans la déité, ces deux vocations n'en font qu'une. En effet, alors que les esprits et les chairs successifs, dans les étapes de leur montée associée, sont les deux supports dialectiques de la vérité et de la beauté, l'âme du Christ, en tant que corps sur-chosifié du Christ fond ensemble ces composants dans une dissolution générale qui, dans la trilogie du beau, du vrai et du Bien, fait du Bien l'abolition de toute distance. Le Bien ne peut ainsi recevoir aucune définition, sauf à partir de ce qu'il n'est pas, et toutes ces définitions négatives ne peuvent que procéder contradictoirement des puissances inverses du vrai et du beau, dont les certitudes creusent à la fois, dans le Christ, des distances infinies et inverses. Comme toute certitude est forcément expansive mais veut l'unicité, et que, dans son mouvement ad extra, elle veut rendre compressive et ad intra toute certitude différente d'elle, le Bien est donc dans l'abolition de tous les ordres de certitudes. Il est l'effacement.

C'est ainsi parce qu'il y a dans le Christ deux abîmes, que la tradition dit : L'abîme appelle l'abîme (Ps., XLIII-8). Le Christ sort de la double dualité de Lucifer-Satan, et, de la transparence angélique de chacun, il fait un agent de division, donc de ténèbres, et, de leur opacité démoniaque, un agent d'unification, donc de lumière. Aussi, dans le symbolisme si dégradé de la chute, le double mouvement de Lucifer-Satan les invertit, et leurs faces semblent changer de visage : Lucifer apporte la froideur de sa lucidité dans les brûlures de l'enfer, Satan porte la chaleur de son plaisir dans les hauteurs d'un ciel glacé. Dans des vers admirables, William Blake décrit cette double inversion du ciel :

Tigre, tigre qui brûles clair  
Au sein des fourrés sans lumière  
Quel oeil ou quelle main d'au-delà de la mort  
Pût donner une forme à ton terrible accord ?

Et aussi l'Evangile :

Si ta lumière est ténèbres, quelles ténèbres !

Le même symbolisme exige qu'à la fin Satan soit jeté dans le nouvel abîme (Ap., XX-9), ce qui supprime l'abîme. L'expression unilatérale du symbole ne doit pas nous tromper. Si Lucifer en est absent, comme il l'est d'une façon générale de tout exotérisme chrétien, - il n'y apparaît que pour être indûment confondu avec Satan, - c'est que la "chute" y est représentée comme un symbole du mal au lieu d'y être considérée comme la condition même de la manifestation. De même que l'aliénation "objectivisante" qui commande l'apparition des sciences, des morales ou des canons sociaux procède de l'amputation d'une proportion, qui se trouve réduite à un simple rapport émergent, de même cette amputation de la moitié évolutive de la réalité globale entraîne l'occultation du sénéaire sous les conceptions trinitaires banales, où le Père est substitué à la déité alors qu'il en est radicalement différent.

Corrélation des mystiques  
et des morales.

Il résulte de ce qui précède que l'avancement d'un être se mesure par l'intensité en lui de la tension Lucifer-Satan. L'histoire nous a proposé des hommes illuminés, les mystiques des anciens temps, en qui la force luciférienne n'avait atteint que le faible degré d'intensité permis par leur époque. Ces hommes seraient aujourd'hui des saints non confirmés. De même en ce qui concerne les hommes englués dans leurs appétits matériels et que l'histoire a rangés au niveau des bêtes humaines. Il y a toutes sortes de bêtes mais l'homme deviendra une bête lucide, et on le verra toujours plus maître de ses instincts, de ses plaisirs et souffrances de bête. A mesure que l'histoire en exige l'intensification, la tension Lucifer-Satan suscite ainsi en l'homme une dualité de plus en plus violente et de mieux en mieux approfondie et acceptée entre le pôle de la sanctification et celui de la damnation. Il n'y aura de saints confirmés, dans chaque cycle, qu'à la fin de l'histoire du cycle, et, jusqu'à cet instant, le plus grand porteur de pouvoirs lucifériens est aussi le plus grand porteur de pouvoirs sataniques. Il ne peut pas exister dans le monde de sanctifiés à l'état pur ou de damnés irrémédiables, pas plus qu'il n'y existe de plénitude absolue. Dieu seul est juste, dit l'Apôtre. Dans cette justice, les extrêmes du bien et du mal se confondent.

L'éthique absolue et l'esthétique absolue échappent ainsi à l'histoire. L'histoire se préoccupe moins de vérité que d'utilité, elle dégrade l'éthique en morale. De même elle décolore l'esthétique en mystique. Il faudrait d'ailleurs mettre les mots "morale" et "mystique" au pluriel, car l'histoire n'est qu'une suite d'adaptations utilitaires linéaires et communicables où les morales succèdent aux morales et les mystiques aux mystiques. Les morales et les mystiques ne sont que les dégradations entropiques de l'éthique et de l'esthétique, mais ces dégradations sont perpétuellement re-qualifiées dans le Christ et dans la conscience des individus avancés qui tirent l'histoire en avant, hors de l'histoire.

C'est la différence que nous avons établie entre la montée de Lucifer et celle du Christ qui fonde la distinction entre les mystiques et l'esthétique. L'art et la beauté ne sont en effet vécus par le couple Lucifer-Satan qu'en mode d'inversion : la beauté devient alors fascination. Les mystiques sont d'essence luciférienne active; elles refusent la contrainte de leur objet, elles sont évocation de l'esprit. Au contraire, l'art et la beauté sont d'essence christique; ils appellent l'adhésion immédiate de l'esprit à son objet, ils sont l'inutilité de toute évocation.

De même, la différence fondamentale entre la descente de Satan et celle du Christ fonde la distinction entre les morales et l'éthique. La vision et l'action ne sont vécues par le couple Lucifer-Satan qu'en mode d'inversion : la vérité engagée dans la multiplicité des visions et des actes est sommaire et partielle, elle est inadéquation. Les morales sont d'essence satanique active, elles se proclament des fins particulières, elles sont prison dans la matière. Au contraire, la vérité vécue dans l'équivalence de tous les actes est d'essence christique, elle est adéquation absolue de la vision et de l'acte, elle est l'impossibilité de toute prison.

Une double correspondance s'établit d'ailleurs entre ces quatre notions, car la mystique est le contre-pôle de la morale, de même que l'éthique est le contre-pôle de l'esthétique. Mais le deuxième couple est aussi l'intensification du premier, ce qui organise l'ensemble en mode sénaire. Nous tirerons plus tard des conséquences de ce fait, lorsque nous essaierons de traiter de l'éthique absolue et de l'esthétique absolue. C'est ici, avant tout, leur structuration commune qui importe.

### § 11 - Les personnes divines comme hypo-stases.

C'est le reste de naïveté attaché à toute vision naturelle qui, au lieu de nous présenter le Fils comme ek-stase, nous le présentifie comme hypo-stase.

Une remarque fondamentale doit prendre place à la fin du présent chapitre. Au cours de notre étude de la procession théogénétique, nous avons été continuellement amené à dégager des couples qui sont tous de même structure quadraturée et de même filiation sénaire-septénaire que le couple Père-Mère. Nous avons également décrit ces couples comme équilibrant perpétuellement leurs deux pôles, et l'intensification d'où procède la projection du Fils ne résultait pas, par exemple, d'un déséquilibre au sein du couple Père-Mère où nous aurions considéré le Père comme l'intensification de la Mère (ou inversement) mais de l'accélération constatée dans l'émergence de la série des doubles 1, 2, 4, ... 2<sup>n</sup> mesurant le nombre de pôles toujours équilibrés procédant du couple. Aussi avons-nous maintenu un rigoureux parallélisme entre Lucifer et Satan considérés comme prenant une part égale dans la formation du monde et dans la gravitation ad intra ou ad extra de la déité. C'est que jusqu'ici nous nous sommes constamment placés au sein de la déité une, dans son éternel présent et dans son équilibre global. Par la force des choses, nous avons été cependant amené, à titre d'illustration, à étudier dans cet ensemble la situation d'un existant déterminé et limité tel que l'homme posant sa propre unité locale en déséquilibrant le global et en transformant la simultanéité en succession. Naturellement, le "Je" transcendantal est, en tout homme et à tout instant, une émanation de la déité, et l'équilibre interne de celle-ci y est exactement reconstruit. Mais il n'en est pas de même dans l'homme extérieur historiquement construit qui ne saurait être considéré comme une totalité que dans l'acte nuptial avec le monde, et qui, en dehors du sénaire où cet acte est pris, reste en perpétuel état de déversement et d'intention vers un au-delà de soi qui est la "part" non encore conquise du monde, son "extra-monde". La montée de la conscience en l'homme n'est que l'expression de ce déversement. Il y a de l'irréversible en l'homme. La montée en lui de la gnose, bien qu'elle s'accompagne d'une sur-chosification de la matière corrélative à la sublimisation de l'esprit, lui apparaît comme une victoire perpétuelle de l'esprit sur lui-même et sur la matière, un déséquilibre continu et croissant du pôle spirituel par rapport au pôle matériel, simplement "chosifié". C'est que la vérité et la beauté ne sont pas devant l'homme comme elles le sont devant Lucifer et Satan, un donné définitivement et entièrement posé qu'on peut accepter ou

refuser et tel par exemple que Lucifer adhère à la vérité et que Satan la refuse. Lucifer est l'adhésion dialectique accordée à la vérité totale, Satan le refus dialectique opposé à cette même vérité. De même corrélativement et inversement pour la beauté. Au contraire, pour l'homme extérieur, la vérité et la beauté ne sont pas à accepter ou à refuser, elles sont à conquérir, et, du seul fait que l'homme ouvre sur le monde les yeux de la chair et de l'esprit, il est condamné au succès. C'est que l'homme est un lieu d'affrontement réel et concret et non, comme Lucifer et Satan, un pôle dialectique et abstrait. Il en est de même du Christ en devenir. Le Christ en devenir est le plus intéressant des existants spécifiés. Mais, puisqu'il est en devenir, il n'en est pas moins un existant ayant lui aussi à chaque instant sa limite et soumis à cette complémentarité de l'extra-monde d'où procède, comme le disent les Evangiles, sa tentation. Mais la vérité et la beauté montent dans le Christ comme elles montent dans l'homme. Nous ne pouvons que répéter ici que le Christ en devenir et l'homme extérieur sont du ressort d'une phénoménologie naturelle ou historique encore naïve qui ne peut pas encore être transformée en ontologie, et pour laquelle l'apparente irréversibilité du temps est homologue de l'apparente irréversibilité de la montée conscientielle. Certes, cette montée tend à la ré-unification des couples au sein de la déité ineffable par la transformation de la fissure centrale, toujours actuelle, entre l'homme et le monde, en limite marginale et éternelle d'une expansion absolue. Mais cette montée vers la ré-unification, du fait simplement que l'homme la voit comme montée, ne peut que s'accompagner d'un perpétuel résidu de naïveté, le même qui nécessite perpétuellement toute transmutation de la phénoménologie naturelle en phénoménologie transcendante. C'est que l'homme extérieur ne peut voir la matière qu'à l'état "chosifié". Il ne se rend pas compte que la "montée" de l'esprit vers la sublimité est constamment contemporaine d'une "descente" de la matière dans sa sur-chosification, et que cette montée et cette descente, d'ailleurs équilibrées, ne sont, en ce qui concerne la conscience qu'il en prend, que des modifications locales du donné global, et qu'elles ne sont même temporalisées que parce qu'elles sont locales. L'homme ne pourra se débarrasser de ce reste de naïveté qu'à la fin de sa conquête, dans le Christ parfait. Et même le langage, en tant qu'instrument de la signification de ce monde, est le support de la naïveté. Lorsque nous avons parlé de la corrélation équilibrée Père-Mère, nous avons été obligés de dire que l'"actif" allait vers le "passif" ou que le "passif" appelait l'"actif", nous avons créé un sens préférentiel qui tend à l'"antériorité" de l'être sur le non-être. C'est que l'existence ne peut être que revendication d'être et non de non-être, et c'est là sa naïveté à la fois primordiale et éternelle. Elle ne peut pas, par essence, équilibrer l'être et le non-être. Le fait est étonnamment symbolisé dans la transcription des nombres parfaits en numération binaire. Même si la procession des unités et des zéros qui exprime la corrélation de l'esprit et de la matière se trouve constamment équilibrée dans le nombre et la position des chiffres, et même si l'unité et le zéro s'y trouvent ainsi jouer des rôles identiques bien qu'anti-symétriques, le dernier chiffre, celui de gauche, qui marque la résolution finale de tous les composants, est une unité et non un zéro. Il ne peut pas en être autrement : toute ex-pression de la réalité signifie l'être comme intensification du non-être. Ainsi l'esprit paraît l'emporter sur la matière, mais, à bien regarder, c'est parce que nous ne pouvons signifier l'esprit en Dieu que par les signes de l'homme, et que pour signifier l'homme il faut deux signes, tandis que Dieu exige d'être signe unique, ou plutôt, par le symbole  $\infty$ ,

absence de signe. Toutes les religions exotériques, qui anthropomorphisent Dieu pour mieux aliéner l'homme sous leur magistère, sont alors obligées de dualiser Dieu et ne peuvent le faire qu'en lui donnant Satan pour contre-pôle, et un Satan destiné à être vaincu. D'où l'aliénation de Lucifer, ou plutôt sa confusion en Satan. Mais ces jeux ont une raison métaphysique profonde. C'est que l'histoire au sens strict, c'est-à-dire en tant que mode d'expression communicable servant à signifier la durée à tous les existants indistinctement, cette histoire n'est à son tour que l'expression de l'homme extérieur global intégrant tous les hommes extérieurs, c'est-à-dire le Christ en devenir, elle est celle du déversement perpétuel du Christ en devenir et de sa propre montée conscientielle, à l'image de celle de l'homme, elle est l'histoire du Christ fait homme. Bien qu'elle ne soit qu'un jeu d'ombres locales cherchant à dissiper leur propre opacité en essayant de s'agrandir aux dimensions du global absolument transparent, c'est par ce jeu que l'être se révèle à nous. Dans le langage de la théologie et de l'ontologie, l'illusion de l'histoire exige alors que le Fils parte de Dieu en le voyant comme être en-soi et revienne à Dieu en se voyant comme être cause-de-soi. Cette illusion crée une origine et une fin temporelles dans la déité, mais cette absurdité théologique est le fondement même de la science anthropologique. L'être pour-soi de l'homme effectue ainsi, dans le moment unique de l'histoire, une inversion gigantesque qui intègre toutes les inversions, il transforme l'en-soi divin en cause-de-soi christique et humaine. Par l'incarnation, qui marque la séparation de la première transcendance, le couple Père-Mère crée la vie; par la communion ou l'assomption, qui est la fin de l'histoire, le Fils couronne la vie; mais en même temps il l'inverse, il invertit l'inversion de l'incarnation. Aussi, après avoir fait du Fils une ek-stase, sommes-nous maintenant obligés d'en faire une hypo-stase, parce que cette naissance et cette mort de la vie ne peuvent pas être vécues par nous dans le Père et la Mère, mais seulement dans le Fils, c'est-à-dire dans un avenir et non dans un passé. Nous sommes dans le Fils puisque nous devenons le Fils. Toute angoisse simplement imaginée dans le Père sera comme celle de Kafka ou de Kierkegaard hyper-statique : elle ne sera jamais qu'une angoisse avortée. Au contraire, hypostasiant le Fils, nous le situons dans le sens du courant de notre histoire. Le paradoxe du caractère à la fois ek-statique et hypo-statique du Fils est le même que celui de la dualité de position de l'intellect ou du "Je" transcendantal. Il procède de ce fait que la totalité est à la fois centrale et marginale, punctiforme et globale, et se situe toujours dans un ici et un au-delà, un maintenant et un jamais. Cependant, comme nous ne pouvons d'ailleurs aller au Père et à la Mère que par le Fils, le Père et la Mère aussi doivent être vus comme des hypostases. Nous ne pouvons nous insérer dans la complémentarité du Père et de la Mère qu'en épousant le courant que l'histoire crée de l'un à l'autre. Nous nous voyons naïvement comme Père ou comme Mère au lieu de nous voir transcendentalement comme Père et Mère. Ce problème-clef est celui du clivage anthropomorphique de la déité en déité paternante de l'"origine" et déité "maternée" de la "fin", et il commande toute étude phénoménologique de l'homme complet, il introduit l'anthropologie à la fois comme science naturelle et connaissance transcendantale.